

questions
de communication

Questions de communication

22 | 2012

Patrimonialiser les musiques populaires et actuelles

Émilie FLON, *Les mises en scène du patrimoine. Savoir, fiction et médiation*

Cachan, Hermès science/Lavoisier, coll. Communication, médiation et construits sociaux, 2012, 223 p.

Gaëlle Lesaffre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7013>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7013

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 351-353

ISBN : 978-2-8143-0130-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gaëlle Lesaffre, « Émilie FLON, *Les mises en scène du patrimoine. Savoir, fiction et médiation* », *Questions de communication* [En ligne], 22 | 2012, mis en ligne le 08 janvier 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7013>

Tous droits réservés

collective à respecter ces règles qui posent souvent problème et que Mostafa Brahami a le souci de relever comme l'utilisation obligatoire de cercueils (alors que cela est déconseillé), l'orientation de la dépouille vers la Mecque qui n'est pas toujours possible et des interdictions comme enterrer un mort musulman dans un cimetière non musulman, ne pas laver le corps en cas de maladie gravement contagieuse, l'exhumation ou le déplacement du corps, l'enterrement de plusieurs corps dans la même tombe, l'incinération. Aussi suggère-t-il des solutions fréquemment utilisées par les musulmans lorsqu'ils ne séjournent pas en terre d'origine afin de ne pas se sentir en dehors de ce qu'il appelle le « système normatif islamique » (p. 25).

Dans le chapitre quatre (pp. 91-113), Jean-Jacques Lavoie, professeur à l'université du Québec à Montréal et spécialiste de l'histoire des religions et de la tradition juive, reprend un certain nombre d'éléments présentés par Mostafa Brahami, mais dans une perspective comparatiste ; en effet, il identifie la manière dont certains textes coraniques, mésopotamiens et hébraïques ont légitimé le rite d'inhumation et il tente d'établir des liens de filiation existants entre eux, notamment celui qui est commun aux mondes juif et musulman. Soit que l'inhumation n'est pas un simple rite, mais « une conservation pour l'avenir, une protection en vue de la résurrection » (p. 105).

Dans le texte co-écrit par les deux co-directeurs de l'ouvrage, titré « La mort chez des néo-Québécois musulmans originaires de l'Afrique de l'Ouest » (pp. 117-139), on notera les écueils rencontrés par ces migrants d'origines diverses (Sénégal, Guinée-Conakry, Mali, Niger et Côte d'Ivoire) et aux trajectoires également différentes qui, néanmoins, se caractérisent par « la pratique [commune] d'un islam soufi marqué par l'importance des confréries religieuses que [ces derniers] cherchent à reproduire [...] en contexte d'immigration » (p. 125). Outre la difficulté de ces populations à énoncer la mort, car la dire « c'est l'attirer » (p. 126), outre de fortes croyances sur des possibilités de guérisons miraculeuses (« la fin de la médecine des Blancs n'est pas la fin de la médecine », p. 128), outre les difficultés de communication qui peuvent émerger entre médecins hospitaliers et migrants en fin de vie hospitalisés et leurs familles, ces personnes font toutes le choix du rapatriement du défunt vers sa terre d'origine pour lui « garantir une bonne mort » (p. 132) et des visites régulières au cimetière, parce que cela leur est impossible dans les grandes villes occidentales.

Dans cet ouvrage, d'autres aspects importants relatifs à la mort sont bien sûr abordés comme le suicide,

évoqué en plusieurs lieux, et l'euthanasie. Mais, c'est plus précisément au chapitre trois (pp. 64-90) que ces questions sont traitées le plus frontalement. Pourtant, les propos introductifs de ce texte laissent perplexe, car ils font l'éloge d'« Allah, le tout Miséricordieux » (p. 64) pendant une dizaine de lignes, ce qui pose question, du point de vue occidental, sur la séparation entre science et religion, du moins dans cette partie de l'ouvrage. Ceci posé, on apprend un certain nombre de choses non négligeables, par exemple l'interdiction de souhaiter la mort quelle que soit la situation vécue : l'homme, même en immense souffrance, doit faire preuve de patience et ne peut changer sa destinée qui est du ressort de Dieu ; s'il se suicide, il sera puni, demeurera en enfer et sera privé à tout jamais du paradis. Une nuance toutefois, mourir en martyr, par exemple lors du *jihad*, est possible ! De même, l'euthanasie est juridiquement interdite, le médecin ne pouvant se prétendre plus fort que Dieu. Même si, depuis quelques années, sont à l'œuvre des discussions et débats entre l'Académie islamique de jurisprudence, très hostile à toute forme d'euthanasie, et l'Institut de l'Amicale du monde islamique qui « autorise de suspendre le fonctionnement des appareils de réanimation [...] lorsque toutes les fonctions cérébrales du patient se sont arrêtés » (p. 88).

Bien sûr, d'autres aspects sont encore traités dans ce petit livre, mais de manière plus locale, comme les carrés musulmans en France et à Laval (Québec), les rituels des musulmans vivant en Suisse, les funérailles au Burkina Faso, la gestion de la mort des musulmans au Centre culturel islamique de Québec, etc. Pour conclure, cet ouvrage illustre un chantier de recherche assez novateur, celui de la mort et de ses rites pour les musulmans expatriés, met au jour des éléments *a priori* connus, mais pas aussi bien qu'il n'y paraît, et permet ainsi un état des lieux sur des questions qui touchent chacun d'entre nous.

Sylvie Thiéblemont-Dollet

CREM, université de Lorraine

sylvie.thieblemont@univ-lorraine.fr

Émilie FLON, *Les mises en scène du patrimoine. Savoir, fiction et médiation.*

Cachan, Hermès science/Lavoisier, coll. Communication, médiation et construits sociaux, 2012, 223 p.

Dans cet ouvrage, Émilie Flon propose d'étudier la question de la représentation du passé dans l'exposition de patrimoine et ses rapports au savoir. Pour ce faire, elle s'appuie sur des expositions consacrées au patrimoine archéologique, les mises en scène y étant souvent utilisées et faisant, par là, l'objet de fortes critiques de la part des scientifiques du domaine et des professionnels

du patrimoine. À partir d'enquête et de publications produites par ailleurs (chapitre 2), l'analyse des discours et des représentations des professionnels du secteur du patrimoine a permis à l'auteure d'identifier ces critiques qui reposent principalement sur l'idée d'une « spectacularisation », l'exposition risquant de ne devenir plus qu'un divertissement vide de savoir (p. 66). Mais surtout, c'est la présence de la fiction sur le terrain du patrimoine et des savoirs scientifiques qui semble poser problème.

L'auteure cite (p. 16) Carlo Ginzburg pour souligner que « nous ne pouvons accéder au passé que de manière indirecte, à travers des médiations » (Ginzburg Carlo, « Traces, racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 6, 2010). Elle l'identifie alors que, dans cet accès indirect au passé, c'est la représentation de celui-ci qui pose problème aux porteurs des discours critiques, ou plus exactement l'illusion de la présence du passé construite à travers les reconstitutions, les restitutions et autres décors d'exposition, soit le recours à la fiction. Prenant le contrepied de ces critiques, Émilie Flon formule l'hypothèse selon laquelle l'illusion de présence du passé peut servir l'accès à ce dernier, voire renforcer l'action des autres médiations, notamment de celles qui s'appuient sur des documents sources ou des vestiges authentiques, c'est-à-dire qui suivent une démarche scientifique. Ainsi fiction et patrimoine seraient-ils complémentaires (p. 87). L'auteure s'emploie alors à démontrer, analyses à l'appui, qu'il est possible de bâtir une médiation du patrimoine par l'intermédiaire de la fiction à certaines conditions.

D'abord, des entretiens menés auprès des visiteurs des dispositifs, dont l'analyse est restituée dans les chapitres 4 et 5, ont permis de montrer que distinguer ce qui tient à la fiction et au savoir ne constitue pas une priorité pour les visiteurs en raison de leur confiance dans l'institution muséale. De ce fait, ils ne mettent pas en doute les informations données, même s'ils ont conscience qu'elles peuvent être romancées ou simplifiées. Ainsi Émilie Flon mobilise-t-elle ces entretiens pour montrer que la présence de mises en scène et de fictions ne suffit pas à dévaloriser des vestiges authentiques, comme le craignent les professionnels du secteur, et même qu'elle constitue un outil heuristique pour les visiteurs, qui opère par comparaison – avec l'expérience personnelle ou les connaissances antérieures – ou en permettant l'organisation d'informations disparates (pp. 97-100).

L'essentiel n'est donc pas que la fiction se réfère à la véridicité, celle-ci étant prise en charge par l'institution patrimoniale et les garanties qu'elle apporte son statut, mais ce qu'Émilie Flon appelle « l'épaisseur » (p. 119)

du monde représenté par la mise en scène, monde qui puise dans le savoir et qui est organisé par la fiction. Malheureusement, ce que recouvre cette « épaisseur », qui semble avoir une importance fondamentale, n'est pas réellement clarifié par la suite.

Comme le souligne l'auteure, si les visiteurs se laissent guider par le dispositif, c'est donc à celui-ci de leur montrer la véridicité et l'authenticité du patrimoine (p. 112). Ainsi la mise en scène, comprise comme la « mise en évidence d'un sens » (p. 23), serait-elle capable d'organiser la cohérence des relations entre les signes, d'identifier les marqueurs et d'organiser l'élaboration d'une signification par le visiteur. L'analyse du processus sémiotique à l'œuvre dans les mises en scène (chapitres 4 et 5), qui s'appuie notamment sur la sémiotique peircienne, permet de comprendre comment le dispositif tend à faire oublier ou, au contraire, à souligner la présence d'objets ou de vestiges authentiques et comment des personnages fictifs ou réels favorisent la transmission d'un savoir et, finalement, permettent d'identifier les conditions de possibilité de la médiation du savoir par la fiction.

Une de ces conditions est la possibilité d'identifier le statut des discours de médiation à travers des marqueurs, telle l'étiquette muséale pour l'objet authentique ou le style « bande dessinée » pour une représentation graphique fictionnelle (pp. 42-43). Par ailleurs, l'analyse de la vitrine dite de « la taille des outils » (p. 31) à laquelle est consacré le premier chapitre et qui sert de fondement à l'ensemble de la réflexion, montre à quel point les marqueurs permettant d'attribuer un statut fictionnel ou authentique aux discours peuvent être ambigus. L'autre condition tient à l'organisation spatiale de la mise en scène, plus particulièrement à la disposition des composants fictionnels par rapport aux vestiges archéologiques – lorsqu'il y en a – qui peut permettre une construction spatiale du vestige comme indice du passé (pp. 131-150) ou non (pp. 150-159), ou à la construction d'un monde vraisemblable par le biais de personnages réels ou fictifs permettant d'intégrer les savoirs à la mise en scène (pp. 161-200).

Finalement, les travaux développés dans cet ouvrage offrent une approche originale de la fiction en tant que « médiation » des savoirs et du patrimoine et un éclairage sur la production de sens par les dispositifs muséographiques appartenant à la muséologie de point de vue et mêlant fiction et patrimoine en évitant de recourir au modèle communicationnel émetteur/message/récepteur. Ils apportent de réels outils pour l'analyse communicationnelle de l'exposition en tant que dispositif communicationnel.

Ensuite, notons que cette recherche présente aussi l'intérêt d'associer l'analyse des discours et des représentations des professionnels du patrimoine, une analyse communicationnelle de dispositifs médiatiques dans l'exposition et des entretiens auprès des visiteurs usagers ou spectateurs des dispositifs étudiés, c'est-à-dire de développer une approche globale du processus de production du sens, en considérant les discours des experts, ceux des visiteurs et le sens produit par les dispositifs.

Soulignons aussi que si l'auteure attribue à l'espace un rôle prépondérant dans les processus de production de sens, et plus particulièrement dans les processus de mise en valeur du patrimoine, c'est plus souvent la mise en espace, plutôt que l'espace lui-même, qui est considérée. Sur ce point, l'auteure ne propose pas de solution aux lacunes théoriques qui existent plus généralement sur l'espace en tant que registre dans les recherches menées sur l'exposition comme dispositif médiatique. Finalement, on peut se féliciter que le caractère international du terrain, français et québécois, n'ait pas conduit Émilie Flon à produire une analyse comparative. Bien au contraire, il permet de considérer ensemble deux pratiques dans ce qu'elles ont de commun des deux côtés de l'Atlantique.

Gaëlle Lesaffre

Centre Robert Elias

Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse

g.lesaffre@yahoo.fr

Jean-Marie GUEULLETTE, dir., *Le pouvoir de guérir, enjeux anthropologiques, théologiques et éthiques.*

Paris, Ed. Le Cerf, coll. Revue d'éthique et de théologie morale, 2011, 157 p.

L'ouvrage rassemble les actes d'un colloque tenu en septembre 2010 et préparé par le Centre interdisciplinaire d'éthique de l'université catholique de Lyon qui travaille sur les questions contemporaines de guérison et leurs enjeux éthiques. La réflexion est destinée à comprendre les courants qui, en Occident, traversent le milieu médical, hospitalier en particulier, lequel se trouve questionné dans sa représentation de la personne – son modèle anthropologique. La démarche de soin doit, dans une certaine mesure, s'adapter aux malades issus d'horizons culturels éloignés porteurs de représentations différentes de l'homme ainsi qu'aux autochtones qui recourent à des pratiques multiples, médicales conventionnelles ou non et d'autres non médicales qui peuvent référer à des modèles anthropologiques variés. L'enjeu est de taille pour l'institution hospitalière : comment intégrer

des quêtes de guérison toujours plus pressantes et différenciées, tout en gardant son unité ?

Avouant leur difficulté à aborder de front la notion fuyante de guérison, les organisateurs ont délibérément choisi l'angle du « pouvoir de guérir ». Ce pouvoir est tributaire des cultures dans lesquelles il s'exerce avec des modalités sociales de reconnaissance et de régulation ; son analyse implique le recours à l'épistémologie scientifique ou à la théologie pour les pratiques à caractère religieux.

Pour commencer, Jean-Marie Gueullette présente le thème du « pouvoir de guérir » dans son acception la plus large. L'anthropologie sert de discipline carrefour avec quelques recours à l'éthique ou à la théologie. Qu'est-ce que guérir ? Quelles sont les différentes modalités d'utilisation du verbe auxquelles se rapportent des sujets spécifiques : « J'ai guéri de mon cancer » ; « mon cancer est guéri » ; « c'est le médecin qui m'a guéri de mon cancer » ; sans oublier la diversité des acteurs potentiels : le prêtre, le chamane, Dieu, les Saints... Le pouvoir de guérir apparaît tributaire de la culture et du contexte social. Le guérisseur en Afrique ou le rebouteux en Occident ne sont pas reconnus de la même manière que le médecin par son université. Présence d'une institution, transmission générationnelle ou reconnaissance par l'entourage sont signes de différences dans les constructions de savoirs et de *praxis*. La quête de guérison débute par le désir du patient, parfois de l'ordre du rêve irréaliste, mais les « canons » durables ou éphémères de la société sont influents. La personne souffrante entre en relation avec une personne ou un groupe, plus ou moins légitimés par la société comme porteur ou médiateur du pouvoir de guérir. Alors se manifestent les logiques de l'exercice du pouvoir et de sa régulation. Selon la source du pouvoir de guérir, la faculté de médecine ou Dieu, dans le cadre religieux charismatique, les logiques diffèrent. Lorsqu'une institution comme la médecine hospitalière en Occident dispose, de fait, d'un pouvoir de réguler les recours des patients aux autres thérapies, fait-elle de sa vision de l'homme un absolu qui ferme aux autres expériences thérapeutiques ou est-elle ouverte à ces expériences si elles sont jugées bénéfiques ? Certains médecins hospitaliers jugent de leur devoir éthique de laisser intervenir les « barreaux de feu » dans leurs services au motif que les patients se disent soulagés, bien qu'ils ne puissent en expliquer objectivement le mode d'action.

Ensuite, Rémy Boussageon livre une réflexion épistémologique et historique sur les normes et les preuves que la médecine moderne occidentale considère comme fiables. En 1784, une commission fut chargée d'évaluer le magnétisme animal de Franz-Anton Mesmer